



Le Docteur George Douglas [1804-1864]

Sylvio Leblond

Numéro 34, 1969

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1079655ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1079655ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

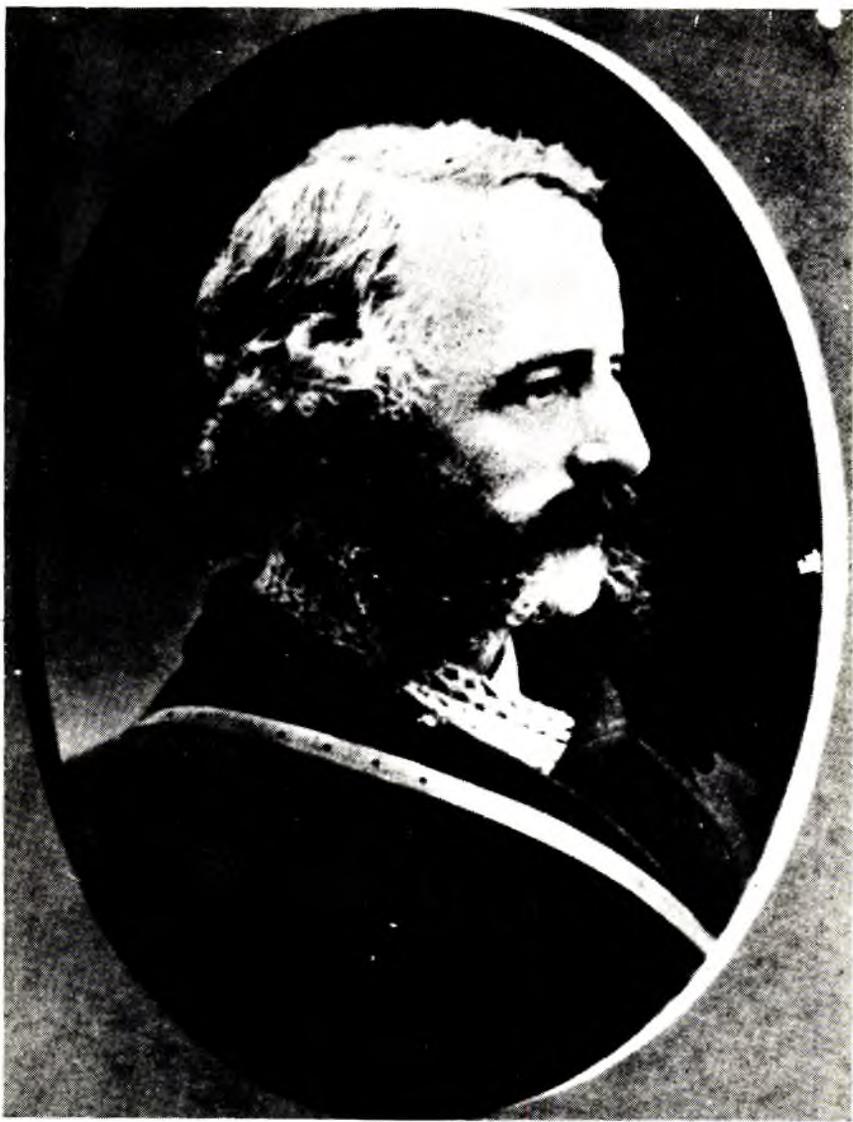
0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leblond, S. (1969). Le Docteur George Douglas [1804-1864]. *Les Cahiers des Dix*, (34), 144–164. <https://doi.org/10.7202/1079655ar>



Dr George Mellis Douglas (1804-1864)

Le Docteur George Douglas [1804-1864]

par SYLVIO LEBLOND

En 1946, la guerre était finie. Les soldats revenaient. La démobilisation commençait. Le soldat d'hier devenait le vétéran de demain. On organisa à travers le pays des hôpitaux d'anciens combattants. A Québec, on abrita l'hôpital dans un édifice connu sous le nom d'Hospice St-Charles. Les anciens, nés avant 1890, l'appelaient encore « Hôpital de la Marine ». En effet, cet hôpital, construit en 1832, fonctionna comme tel jusqu'en 1890, pour devenir l'Hospice St-Charles, refuge d'orphelins. Il logea ensuite une unité de l'Aviation, avant de devenir l'Hôpital des Anciens Combattants jusqu'en 1951. On l'a démoli ces dernières années.

Faisant partie du groupe médical qui oeuvrait dans ce nouvel hôpital, j'étais hanté par ces vieux murs. Les journaux de l'époque m'ont ouvert la porte à une série de recherches qui m'ont permis d'écrire un bref historique de l'Hôpital de la Marine. J'y ai retrouvé les hommes qui y travaillaient il y a plus d'un siècle, ceux qui pourvoyaient aux soins médicaux et fournissaient certain enseignement de la médecine. Je me suis attaché plus particulièrement à deux d'entre-eux : les docteurs Joseph Painchaud et James Douglas. J'ai déjà raconté ailleurs ce que furent ces deux hommes.

James Douglas avait un frère qui s'appelait George Mellis Douglas. Il était venu rejoindre son frère James, alors que celui-ci pratiquait aux Etats-Unis, à Utica, dans l'Etat de New-York. C'était à l'automne de 1822. Il suivit son frère à Québec, en 1826. James obtint sa licence de pratiquer la Médecine, la Chirurgie et l'Art Obstétrique, au Canada, le 17 avril 1826; George l'obtenait le 13 novembre 1827. Il avait alors 23 ans.

De son enfance on ne sait que ce que James a raconté de la sienne dans *Journals and Reminiscences of James Douglas*, édité par son fils James Jr, en 1910, à 250 exemplaires. Le grand-père,

Richard Douglas, était un architecte et un constructeur reconnu, en Ecosse. Il vécut 98 ans. Le père, le fils de Richard, s'appelait George. Né en 1769, il était devenu ami et disciple de John Wesley, et, en 1792, il était ministre méthodiste à Aberdeen. Il y rencontra Mary Mellis, dont le père appartenait à l'Eglise d'Ecosse et la mère, Mary Stuart, était catholique. Les Mellis avaient deux enfants. Le fils pratiquait la religion de son père et Mary allait à la messe avec sa mère. Mary Mellis épousa George Douglas et sa religion, le 4 juillet 1799. Un an plus tard naissait James le 20 mai 1800. George. Né en 1769, il était devenu ami et disciple de John Wesley, à Québec un autre frère plus jeune, Richard, dont on ne retrouve plus trace par la suite dans ses souvenirs. Il avait aussi une soeur, Madame Dale, qui, en 1852, vivait à Darlington, en Angleterre, et qui gardait chez elle son vieux père, le Révérend George, alors âgé de 83 ans. James aimait bien son père dont il parle d'abondance, mais il ne signale nulle part, à cette époque, la présence de sa mère, de ses frères et soeur. Le Révérend était passionné pour la pêche, mais il ne convenait pas à ce clergyman de traverser les lieux habités avec des agrès de pêche. Il se rendait dignement aux abords de la rivière où le rejoignait le petit James avec l'outillage, et, on revenait de même au logis, aussi dignement, James rapportant, en utilisant des chemins détournés, les fruits de cette pêche.

A 13 ans, James fut mis en apprentissage pour 5 ans, par contrat fait en bonne et due forme, chez le Dr Thomas Law, à Penrith, dans le Cumberland. Il s'inscrivit ensuite à l'Université d'Edimbourg et étudia l'anatomie à l'école privée du Dr J. Barclay. Celui-ci avait une école très fréquentée, et, tout à son occupation, il n'hésitait pas à tenir son scalpel entre ses dents pour tourner les pages de son livre d'anatomie de sa main droite, pendant que la gauche était occupée à soutenir la pièce qu'il disséquait. James quitta brusquement l'anatomie et partit sur un baleinier qui allait au Spitzberg et au Groenland. Il avait 18 ans. Parti en mars, il revint en août et reprit ses études. A 20 ans il passa, avec succès, ses examens au Collège des chirurgiens d'Edimbourg et peu après au Collège des chirurgiens de Londres. Son oncle, le Dr James Mellis, était au service de la Compagnie des Indes Orientales.

James partit pour les Indes où il passa un an, dont presque six mois en mer.

De retour en Angleterre, il s'associa à un aventurier, Sir Gregor MacGregor, qui avait combattu dans les armées révolutionnaires des colonies espagnoles. Sir Gregor organisait une colonie au pays de Poyais, au Honduras; il en confia la direction au Dr James Douglas. Ce fut une faillite épouvantable. On mourait de faim et de fièvre, et trois mois plus tard, il ne resta plus que quelques colons malades et faméliques. Douglas se retrouva malade à Bélize, capitale de Honduras, puis à Boston où, sous les soins du Dr Joseph Warren, il recouvra la santé.

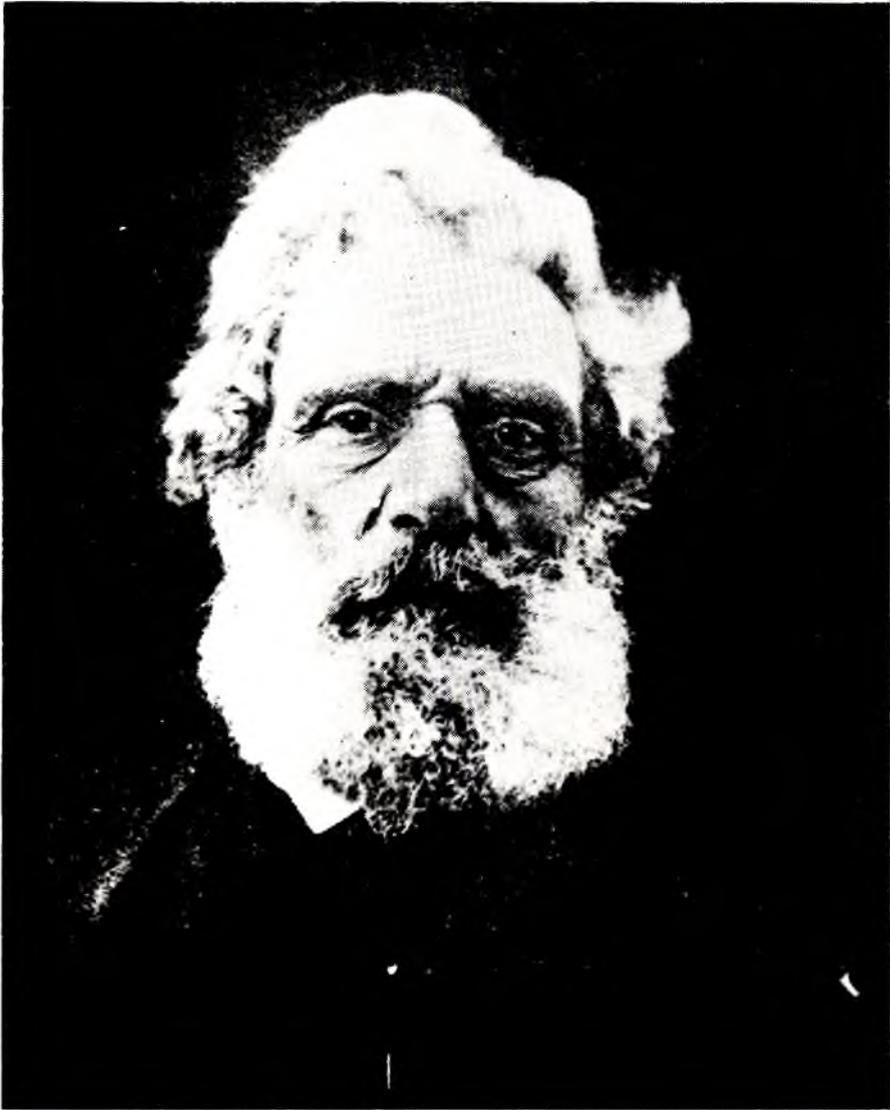
Avant de rentrer en Ecosse, il voulut aller à Montréal saluer ses amis canadiens, les Drs John Stephenson et Andrew F. Holmes, qu'il avait connus à Edimbourg. Il avait l'intention de se rendre jusqu'à Buffalo par la rivière Hudson et le canal Erié et de revenir à Montréal par le Saint-Laurent. A Utica on réparait le canal. Il dut s'y arrêter. C'était en septembre 1822, il s'y installa et développa une pratique active. Il oublia l'Ecosse et ses aventures. Il fit venir son frère George, qui avait alors 18 ans. En 1824, à Utica, il épousa une demoiselle Williams.

James avait la passion de l'anatomie et de la dissection. La loi était sévère et ne permettait que la dissection des criminels dont les corps étaient remis aux « docteurs » après l'exécution. Ce n'est qu'en 1854 que l'Etat de New-York permit la dissection des individus non réclamés dans les institutions. Dans son cabinet, il avait disséqué un noir. Averti par le juge Kipp de ne pas recommencer, il récidiva. N'attendant pas que les foudres de la justice lui tombent sur la tête, il partit en voiture avec femme et bagage en plein hiver 1826, traversa le St-Laurent sur la glace à Ogdensburg et se réfugia à Montréal. Ses amis, Holmes et Stephenson, lui conseillèrent d'aller s'installer à Québec, ce qu'il fit le 13 mars 1826.

Le 13 novembre 1827, George obtint sa licence de pratiquer la médecine. Dans sa pétition au gouverneur Dalhousie, il ne signale pas qu'il ait étudié la médecine en Europe. (Fonds des Manuscrits. Archives Publiques d'Ottawa. No 4. B-28. Vol. 51). A Edimbourg, ni au Collège des Chirurgiens ni au Collège des Médecins, on

ne trouve trace de George M. Douglas. A Londres, on ne le connaît pas non plus, ni à Aberdeen, pays des Mellis. Il est fort probable qu'il apprit les rudiments de la pratique chez son frère James, ce qui était la coutume à l'époque. On sait qu'à Utica il aidait son frère à disséquer. Arrivé en Amérique à l'âge de 18 ans, il a dû faire ses cinq années d'apprentissage avec James, et il a obtenu ainsi son droit de pratique. James, d'ailleurs, était excellent professeur et avait une clientèle choisie et nombreuse. Dès son arrivée, il avait organisé l'enseignement de l'anatomie avec le Dr Painchaud qui avait fourni un local dans sa maison, rue de l'Arsenal, et s'était inscrit avec son fils, Joseph Jr, à ses cours.

En 1832, le choléra, venu d'Europe, apparaît à Québec et y fait des ravages. Un Bureau de Santé provincial est formé à Québec, et une Quarantaine est créée à la Grosse-Isle. Un bureau de santé est aussi formé à Gaspé, qui était un port assez achalandé et les vaisseaux venant d'Europe, de Québec ou d'ailleurs, devaient s'y arrêter, se rapporter, et être inspectés. Le Dr George Douglas fut nommé surintendant de la Quarantaine qu'on y avait installée. Plusieurs navires étaient porteurs de cholériques, « mais aucun cas nouveau n'apparut sur la terre ferme après leur débarquement. » C'est ce qu'écrivit le Dr Douglas en janvier 1848, à une époque où on discutait, parfois d'une façon acerbe, entre confrères, sur la contagiosité ou la non-contagiosité du choléra. Les non-contagionistes attribuaient l'apparition de la maladie à leur peur, la crainte, l'angoisse, la panique. Les contagionistes prêchaient l'isolement, l'absence de contacts, la propreté, la désinfection et le nettoyage des lieux contaminés. Le Dr William Marsden, de Québec, qui a vécu et étudié les cinq épidémies de choléra, qui de 1832 à 1862 frappèrent Québec, était un partisan absolu de la contagion et ne se gênait pas pour dire des vérités aux partisans de la non-contagiosité, en particulier au Dr George Douglas qui, lui, ne croyait pas à la contagion. Robert Koch, en 1885, en mettant à jour le vibrion cholérique dans les selles de ses malades aux Indes, mit fin à la discussion. Le choléra était contagieux et on ne pouvait empêcher la propagation de la maladie simplement en tirant de la poudre dans l'air, en faisant brûler du goudron dans les rues, sous prétexte de changer l'atmosphère. Il fallait aussi laver, désinfecter et isoler.



James Douglas (1800-1886)

Le Dr George Douglas venait de commencer une carrière. En 1836, le Dr Charles Poole démissionna comme surintendant de la Quarantaine à la Grosse-Isle. Le Dr George Douglas y fut nommé à sa place. Il occupera cette charge pendant 28 ans. Depuis 1817, le choléra faisait rage aux Indes et en Europe. En 1831, il avait atteint l'Europe occidentale, la France et les Îles Britanniques. On croyait bien qu'il traverserait au Canada, bien que certaines personnes pensaient qu'il ne pourrait résister à un long voyage en mer. Le Dr James Douglas établi à Québec, qui avait vu le choléra aux Indes, et l'avait vu éclore sur un navire en mer depuis six semaines, était d'avis contraire.

L'Acte de Quarantaine, passé à la Législature le 4 septembre 1831, obligeait tout vaisseau venant d'Europe ou d'ailleurs, en particulier des pays pestiférés, de faire escale à l'embouchure de la rivière St-Charles. Un comité spécial de la Chambre recommande qu'un port de Quarantaine soit installé, permettant l'ancre des vaisseaux aussi près que possible de la Grosse-Isle, entre l'île Ste-Marguerite et l'île aux Deux-Têtes. La Grosse-Isle est située à une trentaine de milles de Québec, en face de Montmagny au sud et dp Cap Tourmente au nord.

On bâtit un hôpital de 200 lits, des logements pour le personnel et une maison pour le surintendant. Tous les printemps, soit au début de mai, le Dr George Douglas partait avec son personnel pour la Grosse-Isle et en revenait à la fin d'octobre ou au début de novembre. Il semble bien qu'il ne se soit pas adonné à la pratique de la médecine et que la Quarantaine ait été pour lui une occupation permanente. L'extrémité est de l'île était marécageuse. Le Dr Douglas, moyennant \$100. par année payés au Gouvernement, obtint ce petit coin et à force de travail et d'assèchement y développa une petite ferme, et y installa un fermier. Il en vendait les produits, en particulier le lait de ses vaches, aux malades hospitalisés et aux sujets en quarantaine. Il n'était pas toujours facile de s'approvisionner à la Grosse-Isle et les denrées se vendaient assez cher. On lui reprochera, plus tard, ce commerce. Cette ferme, développée à partir de 1841, avait atteint une belle allure en 1847.

1847 fut une année cruelle. L'Irlande subissait une famine épouvantable. La pomme de terre, seule légumineuse qu'on avait

permis aux Irlandais de cultiver pour eux, avait suffisamment produit jusqu'en 1845 pour nourrir tout le monde. Elle commençait à donner plus difficilement. La récolte de 1847 s'annonçait très pauvre. On crevait de faim. On mourait sur les routes. Les propriétaires terriens n'avaient rien trouvé de mieux que de forcer les Irlandais à émigrer en Amérique. Comme aux États-Unis, les lois étaient sévères et qu'on exigeait de tout immigrant un répondant déjà en place, la masse émigrante se dirigea vers Québec et le Nouveau-Brunswick. On surchargeait de mauvais navires, mal ventilés, et on prenait la mer pour un voyage qui pouvait durer de 4 à 6 semaines.

En 1847, on craignait ce qui s'annonçait et on avait demandé au Dr Douglas son avis. Il croyait que les deux cents lits déjà existants à la Grosse-Isle seraient suffisants, mais que soixante lits supplémentaires seraient bienvenus. Jusque-là, malgré les épidémies de choléra de 1832 et 1834, ce nombre avait suffi. Durant l'été 1847, l'île abrita 2500 malades à la fois.

En 1847, 106,000 émigrants quittèrent les Iles Britanniques pour le Canada. 6000 périrent en mer, 4100 à leur débarquement, 5200 dans les hôpitaux, et 1900 dans les divers endroits où ces émigrants avaient échoué. On enregistra 17,300 mortalités, soit un pourcentage de 17%. C'était horrible. Un Irlandais qui avait survécu et avait vu mourir les siens ne rêvait que d'une chose: retourner en Irlande pour assassiner son "landlord".

Des navires arrivent au début de mai. Il n'y a personne à la Grosse-Isle et on se demande où est le Dr Douglas. Il était à Québec attendant avec impatience que les autorités gouvernementales lui fournissent le transport. Le 20 mai, 30 vaisseaux étaient là. ils avaient transporté à la Grosse-Isle, 12,519 passagers, dont 777 étaient morts en mer, 459 autres à leur arrivée. Il n'y avait déjà plus une seule place libre sur l'Isle. Le Dr Douglas avait contracté la fièvre. Il était trop malade et épuisé pour se rendre aux navires et faire le tri. Il chargea le Capitaine John Wilson et ses bateliers d'y aller. Le Dr Douglas avait dit au Capitaine Wilson de choisir ceux qui devaient être gardés à la Quarantaine d'après l'aspect de la langue qui devenait « sèche, fendillée et vernissée ». Ceux que la maladie avait épargnés furent embarqués sur trois navires,

le « Québec », « L'Alliance » et le « Queen » et conduits à Montréal. Il y eut des déchirements: des familles, des époux, des frères et soeurs furent séparés et ne se retrouvèrent plus.

Le Dr Douglas recouvra la santé. Il avait remarqué que la maladie procurait une certaine immunité. En 1836, il avait eu la fièvre, et avait failli mourir. En 1847, le surmenage, les tracasseries, les angoisses, le manque de nourriture et de moyens de traitements suffisants, la dysenterie, avaient provoqué chez lui un état d'épuisement. Aussi utilisait-il plutôt les services des convalescents ou de guéris de la fièvre auprès des malades. Les gens venus de Québec ou de Montréal, pour servir, tombaient bientôt malades et mouraient. Des 26 médecins venus à son secours, 22 eurent la fièvre et quatre moururent. Le Dr Joseph Painchaud, qui, avec le Dr James Douglas, dirigeait l'Hôpital de Marine, à Québec, fut atteint gravement et faillit mourir.

Au début de juin (1847), la situation était mauvaise à la Grosse-Isle. Le Dr Douglas écrivait à M. Buchanan, agent de l'émigration à Québec : « Des 4000 ou 5000 émigrés qui sont partis d'ici (Grosse-Isle) 2000 au moins tomberont malades, quelque part, avant trois semaines. On devrait préparer à Québec et à Montréal des endroits pour recevoir au moins 2,000 malades, car tous les passagers de Cork et de Liverpool sont à moitié morts de besoin et d'inanition avant de s'embarquer, et le dérangement des intestins qui suit le changement de diète, les achève sans autre agonie. Je n'ai jamais vu de gens si indifférents à la vie. Ils demeurent dans le même lit avec des cadavres jusqu'à ce que le capitaine ou les matelots viennent arracher les corps avec des gaffes. Avertissez à temps de ma part les autorités de Montréal et de Québec. Je n'ai pas le temps d'écrire, sans cela je croirais de mon devoir de le faire. La sûreté publique l'exige . . . ».

En juillet 1847, le Solliciteur-général va faire une visite à la Grosse-Isle. Le journal qui raconte la visite de ce Monsieur dit ceci : « Il a été reçu dans la magnifique résidence du Dr Douglas, homme excessivement poli et bon vivant, qu'on accuse d'imprévoyance pour n'avoir ajouté cette année (1847) que 50 lits et 50 couvertes à son établissement actuel, et l'Hôpital à cette date logeait 2069 malades. » (Le Canadien : 23 juillet 1847). Et pourtant,

dès 1846, le Dr Douglas avait prévenu les autorités que 1847 serait une mauvaise année. La panique régnait à Québec et à Montréal. A la Grosse-Isle, on ne gardait que les malades. Les autres étaient dirigés vers Québec ou Montréal. Chez ceux-ci la maladie se déclarait en cours de route ou après leur débarquement. Montréal fut particulièrement atteint par la maladie, la misère et la faim. Le Dr Edouard Desjardins a décrit dans l'Union Médicale du Canada (Tome 99, No 2, février 1970) la situation affreuse qui régnait alors dans cette ville de 40,000 habitants, déserte, silencieuse, triste, où la mort guettait à tous les coins de rues. Elle emporta même le maire de Montréal, M. John Mills.

Le 29 octobre 1847, l'hétacombe avait cessé, du moins à la Grosse-Isle. Le Dr George Douglas publia, en mars 1848 : (British American Journal of Medical and Physical Sciences : Montreal : Vol III, No 11) un excellent rapport intitulé : « On Typhus or Ship Fever as witnessed at Grosse-Isle ». Il y décrit la maladie, ses symptômes, ce qu'il croit être les moyens de transmission, les différentes formes qu'elle pouvait prendre suivant qu'on pouvait penser à la typhoïde, le typhus ou la dysenterie. Ces trois manifestations se groupaient sous le nom de « Ship Fever ». On ne connaissait pas encore le rôle du pou et de la proximité dans la transmission de la maladie. On redoutait le rat, mais quand même tous les mauvais navires en hébergeaient.

Le Dr Douglas traitait les malades le mieux qu'il pouvait, et à la Grosse-Isle, il avait utilisé rarement la saignée qu'on préconisait fortement ailleurs. Le vin, le brandy, l'eau, la propreté, la douche, les purgatifs doux, le gruau d'avoine et l'arrowroot constituaient la base du traitement, qu'avec ses collègues il avait institué. Dans le cimetière de l'Isle, 5424 corps reposaient. Ils avaient été entassés rapidement. Avec ses confrères, le Dr Douglas avait élevé une pierre tombale sur laquelle il avait fait graver les noms des médecins qui avaient oeuvré avec lui et qui y avaient laissé leurs os. Le Gouvernement Impérial avait voulu se montrer généreux et il avait payé les frais de la Grosse-Isle pour cette épidémie, au coût de \$1,000,000.

En 1848, parut à Boston un livre intitulé : *The Ocean Plague or a Voyage to Quebec in an Irish Emigrant Vessel, embracing a*

Quarantine at Grosse-Isle in 1847, with notes illustrative of the Ship Pestilence of that fatal year, by a Cabin Passenger. On pouvait y lire à la date du 28 juillet 1847 : « By 6 a.m. we were settled in our new position before the Quarantine station. The passengers that were able to be up were all busy, cleaning and washing, some clearing the hold of filth, others assisting the sailors in swabbing the deck.

« At 9 o'clock, a boat was perceived pulling towards us, with four oars and a steersman with a broad leafed straw hat and leather coat, who the pilot told us was the inspecting physician. In a few minutes the boat was alongside, and the doctor on deck. He hastily inquired for the captain, and before he could be answered was down in the cabin. Having introduced himself, he inquired if we had sickness aboard — Its nature — How many deaths — How many patients at present. These questions being answered, and the replies noted upon his tablet, he snatched up his hat — ran up the ladder — along the deck — and down into the hold. Arrived there : « ha » said he sagaciously, « there is fever here ». He stopped beside the first berth in which a patient was lying — felt his pulse — examined his tongue — and ran up the ladder again. »

Le Dr Douglas, toujours timonier à son bateau, fit le tour des vaisseaux ancrés, de la même façon, et ce n'est que deux jours plus tard que le même docteur, toujours de même accoutré, revint et fit descendre six des douze malades à bord, disant qu'il y avait déjà 2,500 malades sur l'Isle et qu'il ne pouvait faire mieux pour le moment.

Le Capitaine John Wilson qui avait fait le service de la Grosse-Isle pendant plusieurs années, disait : « Dr Douglas who had long been superintendent on the island kept everything in fine order. He made a nice little farm at the east end of the island, had some fine cows, and sold milk to the sick. For this good work, jealous people got up a cry against him, and persecuted him to death.... »

En 1849, une nouvelle épidémie de choléra s'abat sur Québec. Elle était venue des Etats-Unis par Kingston, et le premier cas apparut à Québec le 4 juillet, et la Grosse-Isle reçut ses premiers malades à la toute fin de l'épidémie, soit le 25 août. Le 15 août, le

Dr Douglas écrivait : « Je suis heureux de pouvoir dire que la flotte nombreuse qui vient d'arriver n'a pas augmenté le nombre des malades à l'hôpital. Je n'ai pas vu depuis bien des années les émigrants arriver en si bonne santé, et, chose singulière, ils n'arrivent en aussi bonne santé dans aucuns bâtiments que dans ceux où le choléra a existé. A peine avons-nous eu quelques malades provenant de ces derniers. Que les partisans de la contagion expliquent cela. Dans la cale d'un navire il n'y a pas à fuir la maladie; on n'y emploie jamais de procédés désinfectants, et cependant un certain jour la maladie cesse tout à coup, et c'est fini. Quelle différence à cet égard d'avec le typhus ou la petite vérole. » Le sept septembre il n'y avait plus de choléra à la Grosse-Isle qui en avait vu 50 cas seulement, tandis qu'à Québec il avait fait mourir 1185 habitants.

Le Dr Douglas avait épousé Charlotte Saxton Campbell, fille de Archibald Campbell, notaire de Sa Majesté au Bas-Canada. Elle est décédée toute jeune, à l'âge de 32 ans, le 24 mai 1852, à la résidence de son père, rue Mont-Carmel, lui laissant cinq enfants. Lady Noble a écrit son autobiographie sous le titre de « A Long Life », livre que je viens de trouver. Cette Lady était la soeur de Madame Douglas et s'appelait Marjorie Campbell. Elle raconte un pique-nique à la Grosse-Isle, en juin 1853. Parti de Québec avec le Capitaine Bradford, sur le *Canada*, (navire de grande classe qui avait déjà fait le service entre Québec et Montréal, mais maintenant affecté au transport des émigrants de la Grosse-Isle), de bon matin, le groupe était formé de Madame A. Campbell et de ses enfants Hilda, Charlotte (Mme Douglas), Saxton et William Campbell, Mlle Moutain, fille de l'évêque anglican Jacob Mountain, et deux demoiselles LeMesurier. Le Dr Scott, du 71st Highlander, faisait aussi partie du voyage.

On passe l'Ile-aux-Reaux, propriété du Dr Douglas, et on aborde à la Grosse-Isle qu'un cordon de sentinelles divise en deux, séparant ainsi les émigrants malades des autres, en stricte quarantaine. Tous sont pâles, hagards, indifférents à leur sort, et pourtant les malades sont peu nombreux.

On se rend chez le Dr Douglass, le surintendant, « a cleverish man, whose authority is paramount, and to whom many and many a poor creature looks as to a supreme being. He is agreeable and

has seen the world. » Il habite un beau cottage situé dans un bosquet bien fourni de plantations et de fleurs. On y servit un excellent repas fait des produits de la ferme de l'Île-aux-Reaux. On s'amusa fort : jeux, courses à travers l'Île, chants, bains, etc. Le soir on dansa aux sons de la cornemuse, pendant que Saxton Campbell, qui avait une belle voix de ténor, écoulait tout un répertoire de chansons écossaises et canadiennes. On prit en pitié le jeune joueur de cornemuse, un soldat écossais, que son Colonel avait expédié à la Grosse-Isle la veille de son mariage. A la petite ferme du bout de l'Isle, les vaches broutaient dans un décor enchanteur qu'on admira le lendemain matin.

A 9 hrs 30 (a.m.) on s'embarquait sur le *Canada* avec 300 émigrants. Il y eut des scènes déchirantes, des séparations cruelles, des mères laissant sur l'Isle des enfants malades qu'elles ne reverraient peut-être plus. Pendant l'embarquement des émigrants, le groupe pique-niqueur visitait le cimetière et les lieux tristes rappelant la tragédie de 1847. Au retour, un émigrant chanta sur son violon les tristesses de sa pauvre Irlande. (Lettre personnelle du Dr A. K. Geddes, de Montréal.)

Il n'y aura plus de grandes épidémies à la Grosse-Isle. En novembre 1855, le Dr George Douglas part pour l'Angleterre. En 1857, l'Armée Impériale quitte la Grosse-Isle et la Quarantaine passe sous la direction du département de l'Agriculture et de l'Immigration. La même année, le Dr Anthony Von Iffland est nommé assistant surintendant. En 1861, le Dr Douglas ne paraît pas à la Grosse-Isle : il est absent, en Angleterre.

Le Capitaine John Wilson avait dit : « Les étés où il n'y avait pas d'épidémie, la vie était belle à la Grosse-Isle. » Le Dr Douglas en était le seigneur. Son autorité était absolue. On le craignait, mais on le respectait. Au sommet d'une petite colline, en face du quai de débarquement, son bungalow dominait les édifices voisins où se logeaient l'aumônier et les autres membres du personnel. Sur une large plate-forme, en face de sa maison, on avait installé une batterie de canons, dont les boulets lancés devant la proue du navire qui ne voulait pas arrêter avertissait celui-ci qu'il devait le faire. La petite ferme du bout de l'Isle rendait bien. Elle était

située un peu à l'écart et était vite devenue un lieu de rendez-vous pour les émigrants qui avaient retrouvé leur santé.

Le Dr Douglas s'était porté acquéreur de l'Ile-aux-Reaux, petite île située tout près de la Grosse-Isle un peu à l'ouest de celle-ci. Il y avait développé une ferme, un beau troupeau et surtout une écurie de chevaux. Il aimait beaucoup les chevaux et était reconnu comme un bon cavalier. L'île était boisée et la coupe du bois lui rapportait. On faisait grande vie à l'Ile-aux-Reaux. Le Docteur avait des ennemis. On était jaloux des prérogatives et des privilèges qu'il possédait depuis plus de 25 ans. En certains milieux on enviait sa position et on critiquait ses méthodes, son luxe, sa façon de vivre tant à la Grosse-Isle qu'à l'Ile-aux-Reaux.

On racontait que ses fréquents voyages en Angleterre n'avaient pas comme seul but de rencontrer la famille de sa nouvelle épouse, mais surtout parce qu'il était impliqué dans un procès mettant en jeu des biens considérables, procès qu'il perdit, ce qui ne contribua pas peu à provoquer chez lui un état de maladie et de dépression.

Le 30 novembre 1863, il produisit son dernier rapport à l'hon. Just Letellier de St-Just, ministre de l'Immigration et de l'Agriculture. Cet été-là il y eut peu de malades et on en profita pour réparer, blanchir et peindre les bâtiments. Il signe (pour la dernière fois): Dr George M. Douglas, Surintendant Médical et Surintendant de l'émigration.

Au début de 1864, il est malade, déprimé, anxieux et souffre de l'estomac. En mai, il apprend que le Dr Anthony Von Iffland est nommé surintendant de la Quarantaine à sa place. Il en veut au nouveau ministre de l'Agriculture et de l'Immigration, l'hon. Thomas d'Arcy McGee, auprès duquel il proteste.

Le 3 juin 1864, les journaux de Québec annonçaient la triste mort du Dr George Douglas. Il s'était suicidé. Le même jour, le coroner C. Eugène Panet tenait enquête. Le Dr William Boswell, un de ses bons amis, demeurait rue St-Anne (le Dr Douglas vivait rue Desjardins). Il raconte, à l'enquête, que le dimanche, 29 mai, il fut appelé auprès du Dr Douglas vers 9 heures du soir. Il le trouva sous l'influence du chloroforme qu'il avait l'habitude d'in-

haler ou de boire mélangé avec du lait. Il le revit deux heures plus tard : il était encore somnolent. Il avertit Madame W. D. Campbell, sa belle-soeur, de ce qui s'était passé, et il lui recommande fortement de l'amener chez elle. Le lendemain, le docteur Douglas avait recouvré ses esprits. Il raconta qu'il avait pris du chloroforme pour dormir et calmer ses douleurs d'estomac. Le même après-midi, il se rendait chez Mme Campbell. Il allait mieux. Il avait mangé, mais il paraissait très malade. Deux jours plus tard Mme Campbell apprend au Dr Boswell que le Dr Douglas est parti pour l'Île-aux-Reaux, et qu'on vient de l'aviser qu'il est très malade, et le Dr Boswell recommande qu'on le ramène immédiatement à Québec. « J'avais bien l'impression que son cerveau était dérangé, mais je ne savais pas qu'il avait tenté de se suicider. »

Le notaire William Darling Campbell, son beau-frère avec qui il était très lié, raconte que depuis le début de mai, date à laquelle il avait appris qu'il n'était plus nommé à la Quarantaine, il était très déprimé. Il se plaignait de maux d'estomac et d'insomnie, répétait souvent les mêmes choses, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Il était triste et semblait indifférent à ce qui l'entourait.

Mardi matin, le 1er juin, M. Campbell reçut de lui cette lettre :

Samedi matin (29 mai) : « J'ai souffert toute la nuit. J'étais déprimé et agité; j'avais fait une forte attaque d'indigestion. J'avais mangé deux sandwiches et bu de la bière hier soir au club. Ce matin, j'ai inhalé du chloroforme qui habituellement me soulage, bien que je craigne qu'il ne m'amène une crise cardiaque. S'il m'arrivait quelque chose, j'ai confié mes papiers au coffre-fort du notaire Prior où W. D. Campbell les trouvera. Les clefs des contenants sont dans le pupitre du bureau de M. Prior Signé : G. M. Douglas, » (traduction).

Mardi matin (1er juin) :

J'ai souffert extrêmement depuis dimanche de douleurs provenant d'inflammation de l'estomac causée par le chloroforme. Je pars pour l'Île-aux-Reaux croyant que le voyage et le changement d'air me soulageront... Il y a trois sacs de Guano chez Reid pour le fermier ainsi qu'une certaine quantité de superphosphate. M. Poliquain, épicier au Palais, a de l'orge et du sarrasin à vendre à commission. Il me doit \$132.00 pour du grain que je lui ai vendu. Sa note est dans la caisse (cash box). »

Télesphore Pagé, chaloupier, raconte à l'enquête qu'il a amené le Docteur, mercredi, le 2 juin, à l'Île-aux-Reaux. « Partis à 10 heures du matin, nous sommes arrivés à l'Île vers une heure de l'après-midi. Il paraissait « embrouillé » et il s'est couché dès l'arrivée. Il avait l'air égaré et ne pouvait marcher sans aide. On a dû le porter jusqu'à la maison. Peu après on le trouva par terre au bas de son lit, tenant un rasoir dans la main, disant qu'il voulait se raser. On réussit à le lui enlever.

Le fermier Alexander Mavor vivait sur la ferme à l'Île-aux-Reaux. Il vit arriver le Docteur. « Il me paraissait très malade, dit-il, et il ne me répondit pas quand je lui demandai ce qui n'allait pas. On dut le transporter et le coucher. Il ressemblait à un mort. Peu après il revint à lui et voulut se raser. On lui enleva son rasoir. Il demanda qu'on le laisse seul. Je lui fis du thé qu'il but avidement, mais qu'il remit aussitôt. J'ai cru que le fait de n'avoir pratiquement pas mangé depuis quatre jours, que le mal de mer et l'alcool qu'il avait pu boire, pouvaient expliquer cet état de faiblesse. Il s'endormit et s'éveilla à la brunante. Il m'avoua avoir pris du chloroforme dans du lait. Je lui demandai s'il voulait écrire à son frère (James). Il me répondit : « Non, écris à mon neveu; non, plutôt à M. Campbell, mon beau-frère, il est mon meilleur ami. Dis-lui de venir et d'amener le Dr Boswell. » Il se leva et se dirigea vers l'armoire qui contenait des couteaux, des fourchettes et des verres. Il demanda à manger du pain rôti et à boire du thé. A sa demande on le servit dans sa chambre et il me demanda d'aller à la cave lui chercher une bouteille de « Highland Whiskey ». Moïse Jolicoeur, qui faisait du bois de corde pour le Docteur, sur l'Île, m'accompagna. On ferma le loquet de crainte que le Docteur se lève et tombe dans la cave. Un bruit sourd venant de la chambre du Docteur nous fit remonter en vitesse. Le Docteur était assis par terre tenait à la main le couteau de table encore tout près de sa poitrine. Le sang coulait. Je partis chercher du secours; il me suivit et s'écrasa sur le trottoir. Il proféra quelques plaintes contre M. McGee. Je lui dis : « Ah! Docteur, que va dire votre famille? » Il me répondit : « Ne parle pas de cela, don't make me miserable. » On ne pouvait lui porter aucun secours. A chaque respiration on entendait un bruit de soufflet. Il mourut le 2 juin vers midi. »

Le coroner Chs-Eug. Panet rendit le verdict suivant : George Mellis Douglas, dans un moment d'aliénation, s'est suicidé au moyen d'un couteau de table, et il est mort des conséquences de cette blessure. » Douglas avait 60 ans. Les docteurs W. Boswell et J. E. Landry firent l'examen post-mortem, mais ne pratiquèrent pas l'autopsie. Il aurait été intéressant de connaître la maladie qui lui causait tant de douleurs. Était-ce un ulcère, un cancer ?

Le Dr George Douglas avait épousé, le 31 juillet 1839, Charlotte Saxton Campbell. Elle mourut le 24 mai 1852, lui laissant 5 enfants. Il s'était remarié en Angleterre, et sa deuxième épouse était décédée le 21 novembre 1860, lui laissant un autre fils âgé de 15 jours.

L'aîné de ses fils, Campbell Mellis Douglas, était né à la Grosse-Isle, le 5 août 1840. Il étudia la médecine, partie à Laval, partie à Edimbourg où il gradua en 1861. En 1863, il s'engagea dans l'Armée impériale comme assistant-chirurgien du « 24th Regiment of Foot. »

Le 17 décembre 1867, The « London Gazette » rapporte la citation de l'acte de bravoure qui lui valut la « Croix Victoria ». Le 7 mai 1867, il faisait partie du corps expéditionnaire de Burma. Le vaisseau « Assam Valley » avait accosté à l'île « Little Andaman ». On croyait que le capitaine et sept membres de l'équipage avaient été massacrés par les indigènes. Le Dr Douglas, avec quatre soldats, fit trois voyages périlleux, sur une mer déchaînée, dans une chaloupe, et ramena les rescapés, heureux d'être encore en vie. Le Dr Douglas avait alors 27 ans. Il devint bientôt « surgeon Lieutenant-Colonel », fit du service aux Indes, au Canada, et épousa, en 1879, à Halifax, Eleanor, fille du Colonel Burmister. En 1882, il quitte l'Armée, vit à Québec, Montréal, et finalement s'installe pour pratiquer la médecine en Ontario, à Lakefield, où il s'achète une ferme. En 1885, il participe à la Rébellion de l'Ouest (Riel). Il retourne à l'Armée en 1894 jusqu'à 1902. Il est mort à Wells, dans le Somerset, en Angleterre le 31 décembre 1909. Il était « brigadier-surgeon ». La ferme de Lakefield appartient encore à la famille Douglas. L'épouse de son fils aîné, George Mellis Douglas (comme son grand-père) y vit. Son mari est décédé en 1963. Je dois à Mme G. M. Douglas, de Lakefield, de nombreux

renseignements sur la famille de son mari, et une photographie de son grand-père.

Un autre fils, Archibald, fit une carrière navale. En 1866, son navire, l'*Aurora*, était ancré à Québec à l'époque du grand feu qui détruisit les quartiers St-Roch et St-Sauveur. Le Lieutenant Douglas avec ses officiers et les marins de sa frégate combattirent l'incendie. Le Lieutenant Douglas fut gravement blessé. Il guérit puisqu'il devint plus tard Sir Archibald Douglas, amiral de la Flotte Britannique. Il mourut en 1913.

Justyn pratiqua la médecine à Bournemouth, en Angleterre.

Charles était ingénieur. Il périt dans un accident, à Philadelphie où il était allé étudier la mécanique.

Agnès s'est mariée et a vécu en Angleterre.

George Prescott, né du second mariage, avait 15 jours quand sa mère est morte, en 1860. Il a été élevé par la famille de sa mère, en Angleterre. Il est mort en Union Sud-Africaine en 1903.

Le Dr James Douglas, le frère aîné de George, était un excellent chirurgien; il dirigea, avec le Dr Joseph Painchaud, les services médicaux et chirurgicaux de l'Hôpital de Marine à Québec pendant plusieurs années. En 1845, avec les Drs Charles Frémont et Joseph Morrin, il fonda l'Asile des Aliénés de Beauport. Les patients enfermés dans ce qu'on appelait « les loges », à l'Hôpital Général de Montréal, l'Hôpital des Ursulines des Trois-Rivières, les prisons, etc., furent amenés à Beauport et laissés libres d'évoluer à leur guise sur les terrains de l'Institution. En 1849, il alla vivre à Beauport, près de son Hôpital des Aliénés, dans sa villa de « Glenalla ».

Depuis 1847, les choses n'allaient pas tellement bien à l'Hôpital de Marine. En 1852, Lord Elgin ordonna une enquête royale et on blâma le Dr James Douglas pour ses allures dictatoriales. Il quitta l'Hôpital de Marine et ne s'occupa plus que de ses aliénés. D'ailleurs depuis 1850, il était malade d'une affection chronique des voies respiratoires, et tous les hivers il partait pour l'Italie ou le Proche-Orient.

Il s'était amassé une belle fortune, qu'il avait placée en partie dans l'immeuble. Ses transactions immobilières lui rapportèrent, mais il fut moins chanceux dans ses spéculations minières qui lui coûtèrent tous ses biens. Sa villa de Glenalla fut vendue aux enchères.

En 1875, son fils James Jr, l'amena chez lui à Phoenixville, en Pennsylvanie. Celui-ci, qui avait étudié la médecine à Laval et la théologie en Ecosse, ne devint ni médecin ni ministre du culte. Avec Sterry Hunt, il avait développé une méthode d'extraction du cuivre qui fut adoptée par l'industrie métallurgique et il s'amassa une bonne fortune. Le Dr James mourut d'apoplexie, le 14 avril 1886. Il avait 86 ans.

James avait épousé à Utica une demoiselle Williams, en 1824. Elle mourut de tuberculose pulmonaire dans l'hiver 1828-1829. Une fille leur était née qui ne survécut pas à la mère. En 1830, il épousa, à Québec, Elisabeth Ferguson, qui lui donna quatre enfants dont deux moururent en bas âge. George, de santé délicate, se destinait à une carrière militaire. Il venait d'obtenir sa commission d'officier dans l'Armée Impériale, quand il mourut en 1859, deux ans après sa mère.

James Jr a toujours partagé l'enthousiasme de son père pour le traitement des aliénés, et même après la mort de son père, il continua de s'intéresser à eux. La famille Douglas fit de nombreuses contributions à l'Université McGill et au Verdun Protestant Hospital qui, il y a quelques années, prit le nom de Douglas Hospital. Un petit-fils du Dr James Douglas, Lewis W. Douglas devint Principal à l'Université McGill.

Les deux frères Douglas apportèrent à la ville de Québec les qualités d'honnêteté et de loyauté qui caractérisent le peuple écossais. Ils se visitaient peu, apparemment, et s'en tenaient chacun, avec ardeur, aux fonctions qu'ils s'étaient ou qu'on leur avait confiées. Ils écrivaient peu. Ils étaient tous deux, cependant, membres actifs de la Société Historique et Littéraire de Québec. James y présenta ses souvenirs de voyages et d'aventures, et George y lut une étude sur « *Ursus Americanus* ». Les rapports annuels de la Quarantaine ont constitué la majeure partie de sa production littéraire.

Ils reposent tous deux au Mount-Hermon Cemetery, à Sillery.

Après sa mort, les biens de George Douglas furent vendus à l'enchère, dont sept chevaux de première classe, au marché Champlain, par ses exécuteurs testamentaires, Messieurs W. D. Campbell, son beau-frère, et William Rhodes. Une maison avec un grand terrain située sur le carré Richmond, un quai, à la Canoterie, sur la rue St-Paul, un terrain sur la rue du Roi et l'Ile-aux-Reaux furent aussi mis en vente.

M. Arthur Michaud, avocat de Kamouraska, acheta l'Ile-aux-Reaux pour la somme de \$3,900.



NOTES

Note 1

Dans son livre "A Long Life", Lady Noble (Marjorie Campbell), raconte un pique-nique à la Grosse-Isle en juin 1853.

Une de ses nièces lui avait transmis le récit de ce pique-nique écrit par le Capt Bradford, plusieurs années auparavant. Le Capt Bradford y fait assister Mme George Douglas. Or Mme G. Douglas était morte un an auparavant, soit le 24 mai 1852, tel que confirmé par un extrait des registres du Mount Hermon Cemetery Association, qu'a bien voulu me fournir M. B. J. Treggett, surintendant de cette Association.

Le Capt Bradford ou la nièce de Lady Noble ont dû confondre leurs souvenirs.

Le Dr George Douglas était impliqué, depuis 1850, dans des procédures légales en Angleterre, où il devait se rendre presque tous les ans. Elle aboutirent à la perte d'un long procès et de presque tous ses biens en 1864.

Le Public Record Office, Chancery, Lane, Londres, est bien disposé à faire les recherches nécessaires pour me fournir les péripéties de ce procès, mais on m'avertissait en même temps que ces recherches pourraient être longues et surtout dispendieuses. J'ai laissé tomber. . . pour le moment.

Lewis William Douglas (1894-) Principal et Vice-Chancelier de l'Université McGill 1938-39., membre du Bureau des Gouverneurs de la même Université : 1940-42. Ambassadeur des Etats-Unis en Grande-Bretagne 1947-50. "Who's Who in the East". 1969. p. 305.

REFERENCES

- Abbott, Maude E., *History of Medicine in the Province of Quebec*, MacMillan, Toronto, 1931.
- Ahern, Michel et George, *Notes pour servir à l'Histoire de la Médecine au Bas-Canada, Québec*, 1923.
- Archives Judiciaires du Palais de Justice de Québec: Enquête du Coroner C. E. Panet, sur le corps de George M. Douglas. 3 juin 1864.
- Archives Publiques. Ottawa. No 4. B28. Vol. 51. (Claude Lemoine).
- Assemblée Législative: Rapports. A 1847. App. L.
- Douglas, Campbell Mellis, «*London Gazette*», 17 décembre 1867.
- Douglas, George M.: «*On the Natural History of Ursus Americanus, or American Blac Bear.*»
Transactions of the Quebec Litterary and Historical Society (Quebec). 1st series, Vol 4. part 1. p: 56-64. 1843.
- Douglas, George M.: «*Asiatic Cholera.*»
British American Journal of Medical and Physical Sciences, Montréal, 1847-1848. Vol 3. p: 262-263.
- Douglas, George M.: «*On Typhus or Ship Fever as witnessed at Grosse-Isle.*»
The British American Journal of Medical and Physical Sciences, Montréal, 1847-1848. Vol. 3. No 2. Mars 1848. p: 281-285.
- Douglas, George M.: *Annual Report of the Quarantine Station. Quebec. Nov. 30th. 1863. Sessionnal Papers. No 39. A. 1864.*
- Douglas, Mrs George Mellis, Lakefield. Ontario. Correspondance personnelle.
- Douglas, James Jr: *Journals and Reminiscences*, (Douglas) New-York. 1910.
- Durost, Henry, Executive Director Douglas Hospital, Montréal.
Correspondance personnelle.
- Geddes, Dr A. K., Montréal, Lettre personnelle.
- Haegerty, John. J., *Four Centuries of Medical History in Canada*, MacMillan, Toronto, 1928.
- Jordan, J. A., *The Grosse-Isle Tragedy*, The Telegraph Printing, Québec, 1909.
- Journaux: *Le Canadien.*
Le Journal de Québec.
The Quebec Mercury.
The Morning Chronicle.
The Quebec Gazette.
- LeBlond, Sylvio: «*Histoire anecdotique de l'Hôpital de Marine, Québec.*»
Le Vétérain Médical, oct., nov., déc., 1950, janv., fév., mars., avril, mai et juin 1951.
- LeBlond, Sylvio, «*L'Hôpital de Marine: Québec.*»
Union Médicale du Canada, tome 80 No 5. Mai 1951. p: 616-626.
- LeBlond, Sylvio: «*James Douglas (1800-1886).*»
Can. Med. Ass. J.: Vol 66. Mars 1952. p: 289.
- LeBlond, Sylvio: «*Joseph Painchaud (1787-1871)*»
Union Médicale du Canada. tome 82. No 2. Février 1953. p: 182.
- LeBlond, Sylvio, «*Le Choléra à Québec en 1849*»
Laval Médical, Vol. 38. février 1967. p: 183-191.
- Leblond, Sylvio: «*Pioneers of Medical Teaching in the Province of Quebec.*»
J. of Amer. Med. Ass., vol 200, no 10, juin, 5. 1967. p: 843-848.
- LeBlond, Sylvio: «*Histoire de la Médecine au Canada Français.*»
Cahiers Médicaux Lyonnais, vol 45, 1969, p: 2389-2396.

LeBlond, Sylvio : «William Marsden (1807-1885) »

Travail présenté à la Société Historique de Québec, le 18 décembre 1969.

Noble, Lady M. D. : *A Long Life* Privately printed. Andrew Reid & Company Ltd. (printers and publishers.) Akenside Hill. Newcastle-Upon-Type. 1925. p. 50-51.

Potvin, Damase : *Le Saint-Laurent et ses Iles.*

Bernard Valiquette, Montréal, 1941.

Russell, Colin. K : « Dr James Douglas : The Adventurer. »

Presidential address of the 61st annual meeting of the American Neurological Association. 1938.

— « The Ocean Plague or a Voyage to Quebec in an Irish Emigrant Vessel, embracing Quarantine at Grosse-Isle in 1847 with notes illustrative of the Ship Pestilence of that fatal year, » by A Cabin Passenger.

Boston. 1848. Coolidge-Wiley.

Sylvio LeBlond